

l'intégration de vestiges médiévaux lors de la baroquisation de résidences seigneuriales dans les pays dépendants de la maison d'Autriche, aux XVII^e et XVIII^e siècles, relevait du désir similaire de s'approprier une partie de ce qu'ils évoquaient. En suggérant, parfois faussement, l'ancienneté de la dynastie, les éléments architecturaux – la tour médiévale – et décoratifs – les portraits et fresques dans la salle des ancêtres – disent sa dignité et légitiment son autorité (É. Hassler).

Les restes d'événements de l'époque contemporaine dont les sociétés souhaitent garder la trace sous forme de ruine pour en conserver et transmettre le souvenir sont plus rares. Ce sont d'une part les ruines des révolutions, d'autre part celles des guerres. Tout au long du XIX^e siècle, les mouvements révolutionnaires furent considérés comme producteurs de ruines. Au lendemain de la Commune, les Versaillais multiplièrent les représentations de la violence – photographies, descriptions, poésies – qui avait marqué Paris, destinées à ceux qui ne pouvaient les visiter, afin de donner à voir la barbarie des communards. Les débats furent vifs entre ceux qui voulaient les faire disparaître afin d'éradiquer l'esprit révolutionnaire et ceux qui entendaient les conserver comme témoignages des dégâts inévitables de toute révolte contre l'ordre établi. De leur côté, les communards y voyaient un acte de purification et de régénération en vue d'établir une société plus juste (É. Fournier). La Première Guerre mondiale fut également à l'origine d'un débat en France à propos des traces des combats. Fallait-il en conserver les stigmates comme témoignages de la barbarie allemande ou les faire disparaître comme signe de la renaissance du pays vainqueur? Dès 1915, il fut proposé de classer et de conserver les traces nombreuses dans le paysage – réseaux de tranchées, entonnoirs, casemates, villages détruits, postes de secours et postes d'observations, etc. –, ces ruines répondant à une double intention, mémorielle et pédagogique. Bien vite cependant, l'impératif de reconstruction prit le dessus. Toutefois, les lieux particulièrement emblématiques furent conservés, aménagés pour les visiteurs, entretenus (E. Danchin et J.-N. Grandhomme).

Ainsi les ruines d'un passé plus ou moins lointain sont certes l'effet du temps et de la nature, mais sont tout autant le résultat de l'action des hommes, déterminée par le lieu et par ce qu'elles représentent. Les pouvoirs publics entendent préserver et restaurer les unes, oublier et effacer les autres. Elles constituent une modalité pour dire les événements passés. À l'instar de l'histoire, la complétant ou la nuancant, elles contribuent à construire, entretenir et faire évoluer le rapport que les sociétés entretiennent avec leur passé.



Les historiens qui ont contribué à ce livre ont considéré que le regard sur les ruines et les gestes à leur égard permettent de comprendre les sociétés du passé. Ils remercient les membres du comité scientifique, qui a encouragé leurs travaux, la Casa de Velasquez, la Villa Médicis, l'École française de Rome et l'université de Poitiers, qui ont accueilli leurs rencontres, le Centre de recherches en histoire, histoire de l'art et musicologie (Criham) des universités de Poitiers et de Limoges qui a accompagné la mise en œuvre de ce programme. Les remerciements des éditeurs vont également à Corinna Gepner pour la relecture de plusieurs contributions de cet ouvrage.